

# À la rose des vents

Richard Fasola

***Rose des vents** : n.f., figure sur le cadran d'une boussole ou sur les cartes indiquant les points cardinaux et dont les directions évoquaient à l'origine des vents.*

Parfois le GPS vous joue de drôles de tours en cours de route. Derrière l'apparente agilité technologique et l'ergonomie radieuse des écrans embarqués se cache un lutin facétieux. Quand il s'éveille, il vous mène par le bout du nez là où vous n'étiez pas censé aller. C'est ainsi que Boris Evins arriva au hasard de quelques départementales sur cette large route rectiligne de l'Est de la France, au lieu de rejoindre directement l'autoroute qui sabre la Champagne depuis la région parisienne jusqu'au plateau de Langres.

Il roula quelques kilomètres traversant des champs à perte de vue, des pâtures laineuses ponctuées de touffes d'arbres et de franges vert sombre sur l'horizon. Des années qu'il n'était passé par là. Des années qu'il avait quitté la région, tourné la page.

Il passa un hameau isolé, une pincée de maisons à une intersection, dont un étrange bâtiment en mauvais état. C'est quoi ce truc ? Impression de déjà-vu. Deux kilomètres plus tard, intrigué, comme il était seul et n'avait pas prévu de rentrer en

région parisienne avant tard ce soir, il tourna au croisement suivant, se lança dans une manœuvre acrobatique pour faire demi-tour et reprit la route dans l'autre sens. Vu sous cet angle, le hameau semblait plus solitaire encore. Il ralentit, repéra une place en bordure de haie et coupa le moteur. Un restaurant-bar se tenait là à quelques mètres, derrière une banale façade crépie surmontée d'une baie vitrée à l'étage aux volets clos et soulignée d'un store à rayures qu'on ne devait pas dérouler souvent. Attiré par le bâtiment d'en face, il n'avait pas repéré l'enseigne verte du restaurant à son premier passage. Maintenant il voyait le modeste panneau au sol, "restaurant-parking" dans un rond barré de bleu et rouge, évoquant les Relais Routiers.

Les rideaux en fils écarlates de la devanture étaient à moitié tirés, la salle peu éclairée. Pas sûr que le restau-bar soit ouvert en ce creux d'après-midi. Le menu plaqué sur le côté ne datait pas du jour. Il regarda à travers la vitre les mains en corolle et vit au fond un type en train d'essuyer des verres. Il poussa la porte.

- Bonjour, je passais par là et je...

- ... et vous vouliez en savoir plus sur l'ancien garage, c'est ça ?

- Oui, simple curiosité. J'étais venu par ici il y a longtemps.

- Tenez, tout ce qu'il y a à savoir est dans le panneau d'affichage, là, à droite dans le renfoncement.

Dans un grand cadre sous verre, le visiteur de passage pouvait y découvrir l'histoire du lieu au travers de divers documents d'époque, punaisés sans plus de détails : une carte postale du garage à l'enseigne Castrol et "Automobilerie Azur", dans les années 1920 vu la grosse voiture devant, une autre montrant l'aïeule de l'actuel café, une auberge à l'étonnant toit de temple chinois, un bout de facture Elf Compétition, une photo de fourgonnette publicitaire Simca Frimatic, une autre de deux

dépanneuses anciennes estampillées Ets Castor, un planning d'atelier datant de juillet 1987, un autocollant Anti-gel Chemico, une étiquette Total tachée... On reste sur sa faim. Il a une sacrée gueule ce vieux garage, quelque chose de majestueux, même croulant sous le poids des années.

- Il n'y avait pas une éolienne avant ?

- Si. Ils l'ont démontée et donnée à un parc d'attractions à l'autre bout de la région.

Boris Evins s'en rappelait, c'était il y a combien de temps déjà, 15 ans ? On la voyait à des kilomètres à la ronde, élégante fleur de métal rouillée plantée dans le paysage sur son socle de tour Eiffel. Pour puiser l'eau. Avec une fine échelle de fer menant à une passerelle panoramique. Et au sommet une girouette. Rien à voir avec les éoliennes d'aujourd'hui, ces froides prétentieuses juste bonnes à brasser les Kwh.

- C'est du passé tout ça. Faut vivre avec son temps. Je vous sers quoi ?

- Une bière pression, merci.

Tandis qu'il buvait sa petite mousse, le tenancier lui donna quelques explications. Inaugurée il y a une dizaine d'années, l'autoroute 10 km plus au nord avait pompé petit à petit toute l'énergie de la route nationale, l'avait vidée comme un vieux bidet. Son trait long s'estompait chaque année un peu plus sur la cartographie locale, juste suivi par quelques camions voulant s'affranchir du péage et par les gens du coin. Le garage et le restau en avaient fait les frais, voyant leurs clients de passage se détourner en même temps que le trafic automobile. Il ne restait plus qu'un anneau d'écume au fond du verre sur son sous-bock Heineken. Il désigna le garage au-delà de la devanture.

- On peut jeter un coup d'œil ? Je veux dire, à l'intérieur.

- Faites ce que vous voulez, le site est à l'abandon. Depuis un paquet d'années. Vous n'êtes pas le premier, ni le dernier à le visiter. Vous savez comment s'appelle le lieu-dit ici ?

- Non

- "La folie", ça ne s'invente pas. Mais ne vous attendez pas à des révélations. Depuis la mort du propriétaire l'année dernière, déjà âgé et sans descendance, il ne reste plus grand-chose. Vous seriez passé il y a deux ou trois ans, c'était encore un vrai petit musée automobile, dans son jus. Là, les équipements d'ateliers, les vieilles bagnoles et dépanneuses, les outils d'époque, tout a été liquidé, aux quatre vents, chez des collectionneurs, des brocanteurs, des charpardeurs. Sauf la DS blanche, là-bas sur le côté. Elle n'ira plus nulle part, on l'a amputée de ses roues, de ses sièges, de son moteur. Plus grand monde ne s'arrête par ici. Pas sûr que je sois encore ouvert si vous repassez dans un an."

Il remercia, paya et sortit. Face à lui, le garage, pas très haut mais large, frappait par sa beauté décrépie. On aurait dit qu'il l'attendait. Son nom s'affichait sur le fronton en immenses lettres rouge ourlées de métal riveté : À LA ROSE DES VENTS. Il traversa la grand-route sans crainte. Seuls les oiseaux gardaient le site.

Il explora d'abord les alentours, la vieille station-service attenante, sur la gauche. Sur le terre-plein, une pompe à essence des années 70 traînait son orange pâle et ses francs sous un lampadaire plus récent. Elle était à moitié emmaillotée comme une poupée. Étrange. La cahute à côté, sans doute l'ancienne caisse, disparaissait sous les ronces et les assauts du lierre. Sur un vestige de mur l'estompe d'une inscription bleutée LAVAGE GRAISSAGE. L'herbe gagnait sur cette langue de macadam qui

avait dû accueillir des générations d'automobilistes en mal de carburant.

Retour au bâtiment. Sur son flanc côté route nationale le mot GARAGE éclatait en rouge. Juste en dessous, en lettres magistrales et blanches, MECANIQUE GENERALE, d'une écriture qui rappelait les enseignes de saloons dans les westerns hollywoodiens. Une impression renforcée par le bardage horizontal sous-jacent en bois peint d'un blanc grisé et écaillé. Il fit le tour. Sur le côté opposé, le même lettrage arborait DEPANNAGE TRAN IST R, le S et le O s'étant fait la malle. Ici on devait réparer autrefois autant les postes de radio que les autos. À l'arrière du lieu, de grands arbres s'épanouissaient parmi les herbes folles masquant une réalité moins bucolique : une zone d'entreposage de matériaux de construction récemment installée. Il revint sur ses pas. À l'angle qui marquait le croisement de la nationale et de la départementale, un poteau électrique et ses fils mollement suspendus achevaient de donner au tableau un faux air de "Bagdad café" aux confins des Marnes françaises.

Les larges ouvertures vitrées avaient volé en éclat, restait leur structure métallique, bâchée de plastique transparent ou noir. Passez votre chemin, il n'y a rien à voir. De près, les parties basses maçonnées étaient piquées de rouille et de mousses. Il passa sous l'auvent de béton ovale dont on percevait les différents strates de peintures d'époque, longea les palissades qui obstruaient l'entrée principale et contourna le bâtiment. Des panneaux de contreplaqué gonflés par les intempéries menaçaient de tomber, une dizaine de vieux pneus gisaient dans les hautes herbes. Il choisit d'entrer par une large porte de fer, entrouverte, à la verticale du G de GENERALE. Sur le mur, une silhouette de bunny girl graffée au pochoir accueillait le visiteur. À peine le

seuil franchi, ce fut comme un saut sur l'autre rive, celle d'un passé révolu, vermoulu, à forte empreinte nostalgique. La simple vue d'un panneau "Entrée libre" jaune citron, à terre, le fit sourire.

Sous la charpente métallique et le toit de tôles ondulées, déambulant dans un capharnaüm de vieux cartons, bidons de lubrifiant, débris, néons brisés, cascades de câbles et papiers en tous genres, schémas techniques, factures... il devinait ce qui avait été l'atelier, pas mal encore ce long établi avec son bois graisseux, l'odeur du cambouis, par contre tout le reste, évaporé, ici, derrière une cloison défoncée, le bureau visible à ses étagères de classeurs éventrés, son store tordu, l'affichette "CB Carte Bleue", tiens là, une zone de stockage, reconnaissable à ces vestiges de pare-brises en rang d'oignon, sur le mur parmi les verdissures un autocollant "Dunpy, le pneu fidèle" au personnage d'un rouge éclatant, à terre un fût Total jaune et bleu gondolé, là encore un antique compteur électrique avec les mentions 220 et 110 au feutre, plus loin une cuve, une ancienne pompe à graisse, et au fond, l'espace de garage proprement dit, où se tenaient sans doute les dépanneuses Castor vues dans le café, prêtes à intervenir par cette large ouverture au rideau de fer désormais fermé à jamais. Dans un recoin, un empilement de téléviseurs anciens, la lucarne défoncée. Rien à envier à une installation d'art contemporain, orchestrée à coups de masse. À l'étage, sur la mezzanine de béton, il découvrit dans des racks de bois chancelants un bric-à-brac de pièces de rechange, courroies, sièges, pneus hors d'âge, pots d'échappement orphelins. Sous la pellicule de poussière et la lumière arasante, l'ensemble donnait l'impression d'un film muet, dans le décombre des ans.

Il redescendit, revint vers le bureau et s'assit un instant sur une chaise en formica bancale. Au bord du temps. À proximité, sur une

caisse en bois retournée, un livre de comptes était ouvert, en excellent état, ses lignes remplies d'une écriture bleue patiente et fine. Une paire de lunettes à monture métallique attendait juste à côté.

- "Ce sont les miennes."

Il sursauta. Quoi ? Quelqu'un ? La voix reprit, calme, celle d'un homme âgé. "C'est mon garage, vous savez... Depuis 1958 !" Un léger souffle balaya le sol carrelé. "Mon nom est Antonin Castor. Oui, comme sur les portières des deux Renault Colorale. J'ai racheté ce garage d'avant-guerre après une première vie dans l'armée. Capitaine Castor. Ma famille était plutôt aisée, on habitait une belle demeure dans un village non loin d'ici. Je passais devant ce garage depuis ma tendre enfance, il me faisait rêver. J'étais passionné d'automobile. J'avais déjà une belle traction Citroën 11 BL bleue décapotable que Spohn, un génie allemand de la carrosserie, m'avait redessinée en 1949. Plus tard, je suis passé à la DS. Dès que j'ai eu la possibilité de racheter l'établissement, je me suis lancé. Mais je vous raconte ma vie. Vous avez peut-être mieux à faire..."

- Vous n'êtes pas censé être mort ? lança Boris Evins tout en prenant conscience qu'il parlait dans le vide d'un lieu abandonné. Vertige.

- Ah cher monsieur, la vie réserve de belles surprises à ceux qui savent les entendre. Vous connaissez l'histoire de ce garage ?

- Pas vraiment.

- À l'origine il n'y avait rien derrière les grandes lettres de l'enseigne, elles reposaient sur le toit. Ce garage avait été construit rapidement après la grande guerre, en briques et de plain-pied. On le voit sur la carte postale dans le panneau du café, avec le Ford TS devant l'entrée principale. Je l'ai fait surélever

d'un étage, renforcer par une armature en béton armé, et habiller d'un bardage de bois sur les côtés. J'adorais son côté américain, avec l'éolienne il avait de l'allure. D'ailleurs ils y ont tourné une scène d'un film avec Fernandel. Je ne me rappelle plus lequel. Peu importe. Il faut imaginer ce qu'était un Relais automobile à la grande époque des routes nationales : on avait tout sur place, le garage, la station-service, l'auberge café-restaurant snack-bar, la boutique, l'annexe pour le gardien de nuit et la station de lavage. Les stations d'autoroute n'ont rien inventé. En été, nos dépanneuses intervenaient tous les jours, week-end compris, parfois les deux en même temps ! Il fallait voir le trafic, c'était l'ancienne route de Paris, vous comprenez, idéalement placée entre Dijon, Nancy, Paris et Bâle. Il y avait une vraie effervescence. On accompagnait les vacanciers et on dépannait les malchanceux. Et ils étaient nombreux ! J'ai eu le bonheur de vivre longtemps, monsieur, 97 ans. Ma vie a été une belle traversée, malgré la guerre et quelques ennuis de santé vers la fin. Dans les années 1980, les affaires sont devenues plus difficiles, l'activité garage périclitait, j'ai dû me lancer dans le dépannage de téléviseurs et d'électroménager. Vous avez dû voir les catalogues dans le bazar à l'étage. Un retour aux sources en somme, car à ses débuts *La Rose des Vents* réparait aussi les postes de radio, on voit encore la trace "AUTO – TSF" sous l'enseigne, vous avez remarqué ? À ma retraite j'ai fait l'idiot, je n'ai pas voulu vendre ce garage au prix que l'on me proposait et aujourd'hui c'est une ruine. C'est le grand regret de mon existence. La préfecture a même mis un radar devant. Un radar !"

- Vous avez eu du mal à vous en séparer, je comprends ça. Je suis dans l'immobilier. On voit régulièrement de belles propriétés finir



sous l'assaut des pelleteuses. Les raisons sont multiples. Cela fait le régal des adeptes de l'Urbex.

- L'Urbex ? Qu'est-ce que c'est ?

- L'Exploration Urbaine, une activité assez récente où les gens jouent les Indiana Jones du XXI<sup>ème</sup> siècle. Ils visitent, à leurs risques et périls, les lieux abandonnés, sites industriels, hôtels, cliniques, prisons, stations de skis, centrales nucléaires... Il y en a des milliers un peu partout dans le monde, résidus de notre civilisation du progrès. Et photographient ou filment tout ça pour le partager sur Internet, avant que ces sites ne soient rasés et deviennent des taches blanches sur les photos satellites. L'usine de Renault Billancourt a été un beau terrain de jeu avant de renaître en salle de spectacles ultra-contemporaine. Je le sais, j'habite juste à côté.

- Ah... Le monde change vite. Il semblerait qu'il y ait le projet de créer sur l'emplacement de mon Relais une zone industrielle. Et vous savez quoi ? Ce serait pour y construire des aérogénérateurs, des éoliennes. Dix-sept. Quel étrange destin ! Peut-être que le nom de mon garage y est pour quelque chose. Je me sens si seul.

- Je dois vous laisser Monsieur Castor. J'ai été enchanté de faire votre connaissance. Vous auriez fait un bon guide. Je vous souhaite le meilleur où que vous soyez.

- Vous penserez un peu à nous, mon garage et moi ?

- Je vous le promets.

En sortant, Boris Evins prit une longue respiration. Il leva la tête, vit l'immensité du ciel dans le soir tombant. Il faut croire, comme le disent les *Native Americans*, que certains endroits ont une âme. Oui, mais où va-t-elle quand les lieux sont rasés ? Cette visite impromptue faisait écho à un autre lieu fantôme, la ferme de son

enfance. Réminiscences d'un poème griffonné sur un carnet au grenier de sa mémoire.

*Sous le gros saule envahi par la mousse,  
Pendent deux bouts de corde élimée,  
Éternelle balançoire d'un illusoire été.*

Il l'avait vendue en début d'année. Sans difficulté. Les propriétés avec plusieurs hectares de terrain et du potentiel, ça part vite. A la mort de son père, sa mère – son second prénom c'est Rose, c'est vrai... – n'avait pas voulu rester dans cette maison, seule, entourée de ses souvenirs et d'une forêt qui semblait hurler les soirs d'orage.

*La ferme s'est peu à peu assoupie,  
Les cris des enfants évanouis,  
Les saisons passent au loin,  
Le chant du coq s'est noyé dans le vin.*

Elle avait souhaité rejoindre une résidence pour séniors, avant qu'un vent glacé siffle dans son crâne. Ils avaient trouvé ensemble un établissement à taille humaine, bien géré, où les médocs n'étaient pas la règle. Le matin même, il venait de lui rendre visite. Avec d'autres résidentes, elle fabriquait des origami. Des roses des sables.

*Dans la cuisine, les verrines à confitures  
Attendent leurs brassées de mûres.  
Le panier à œufs repose sous les toiles d'araignée.*

*L'horloge égrène ses heures pour l'éternité.*

Sa mère paraissait en forme, heureuse avec ses parties de bingo, le jardinage dans le potager collectif et l'atelier pâtisserie. Et son fils qui venait la voir de temps en temps.

*Le vieux tracteur au ronronnement si doux*

*Dort sous sa bâche trouée.*

*Au bout de l'allée, derrière les tilleuls devenus géants,*

*Le portail ouvragé reste ouvert toute la journée.*

Il perçait maintenant la nuit noire, pleins phares. Tiens, pour une fois je ne vais pas prendre l'autoroute. Juste la nationale, jusqu'à la capitale. Parfois je me demande à quoi sert tout ça, toute cette énergie sa vie durant pour finir seul sous les étoiles.

## L'auteur

Difficile d'expliquer en quelques lignes d'où on vient, pourquoi on écrit, pourquoi on se décide à montrer son travail littéraire, enfin un petit bout. Peut-être parce qu'on découvre sur le tard et sur le web une revue sympa et originale, dans un domaine où l'on n'imaginait pas tant d'énergie entre les auteur(e)s, les lecteurs, les passionnés de tous poils, tout couleurs. Finalement, c'est notre imaginaire commun qui y gagne. Cette histoire m'a été inspirée par une rencontre fortuite, le long d'une route. Certains y reconnaîtront l'endroit, même s'il a été rasé depuis. Reste le parfum d'une époque révolue, sans vaine nostalgie, un pli dans l'étoffe du temps.